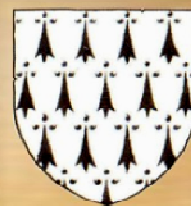




L'Hermine



Bulletin du Prieuré Saint-Louis

« Potius mori quam foedari »

A propos d'une loi

La voici donc passée. Le 18 mai dernier, le président de la République promulguait la loi accordant aux pédérastes l'accès au statut juridique des personnes mariées, avec pour corollaire le droit à l'adoption.

Quelque dramatique que soit le pas ainsi franchi, il n'est que la conséquence d'une autre loi, celle-ci vieille de quarante ans, reconnaissant un « droit » à l'avortement. Ce jour là, notre cité prononçait son ultime *non serviam* et rompait les dernières amarres l'unissant encore à Dieu.

Certes, 1789 avait brisé les liens surnaturels et plus que millénaires qui faisaient de notre pays la fille aînée de l'Eglise. Décapiter le roi avait eu valeur de symbole : il s'agissait de s'affranchir de Celui dont il était le lieu-tenant, à savoir le Christ, Roi tant des rois que des nations. La Révolution ne voulut reconnaître pour Dieu que la raison et pour seuls droits ceux de l'homme.

Malgré l'immensité d'une telle révolte, restait néanmoins une certaine dépendance à l'endroit de Dieu. Quoiqu'à leur insu, les héritiers de la Révolution reconnaissaient encore peu ou prou, tout au moins dans les faits, l'existence d'une certaine loi transcendant les individus et les cités : la loi naturelle. Le jusqu'au-boutisme révolutionnaire réclamait de briser ce dernier lien. Ce que fit 1974. Autorisant le meurtre de l'innocent, la loi sur l'avortement s'opposait frontalement à l'idée même de loi naturelle, opposition assumée et clamée depuis : « *Il n'y pas de loi au dessus de la loi française* », disait M. Jacques Chirac.

La loi naturelle éradiquée, les conséquences ne peuvent que se manifester, toujours plus dramatiques. Aujourd'hui le « mariage » homosexuel, demain la PMA et la GPA, mais aussi l'eugénisme systématique et l'euthanasie, et pourquoi pas bientôt la polygamie, la pédophilie ou la zoophilie. Tant que le principe à la

racine de ces déchéances ne sera pas remis en cause, ces conséquences seront à plus ou moins long terme inéluctables.

Plus que jamais, il importe donc de rappeler qu'il y a une loi divine au-dessus de la loi humaine, qu'il existe des principes intangibles que seul le Christ est capable de nous faire vivre, lui qui est l'unique Sauveur du monde.

Des assemblées épiscopales aux veilleurs de rue, l'heure n'est donc plus aux fausses hontes et demis discours. On sait la violence inhérente à toute idéologie, précisément parce qu'elle ne respecte pas la nature. Elle se vérifie tant chez les nazis d'hier qu'en ceux qui aujourd'hui gazent parents ou enfants. A la violence de la révolte, il est certes bon d'opposer la douceur du Sacré-Cœur. Mais on ne réagit aux ténèbres de l'aveuglement que par l'éclat jaillissant de la pure lumière. L'urgence est donc à la franche affirmation de l'intègre vérité, sans fausse honte de son entière identité.

Témoigner de la transcendance de la loi divine mais aussi du salut concret qui ne se trouve que dans le Christ Jésus. Témoigner par des propos aussi clairs que pacifiés, et tout autant par son mode de vie. En ces temps d'idéologie du *Gender*, d'égalitarisme et de perte d'identité, témoigner par exemple des richesses spécifiques de la masculinité ou de la féminité : que les hommes soient des hommes, que les femmes soient des femmes, et que tous deux se manifestent comme tels dans leur comportement comme dans leur apparence. Témoigner à temps et à contretemps ; en un mot, vivre en « fils de lumière » (Jn 12, 36). Telle est la grande attente de Notre Seigneur à notre endroit. Pour le bien de la Cité. ✍

Abbé P. de LA ROCQUE

Sommaire

Editorial (Abbé P. de La Rocque)	1
L'homme, ce héros souvent si médiocre	2
Eloge de la féminité	4
A propos du Gender (Abbé R. de Cacqueray)	7
Fatima, un message pour notre temps (Abbé B. Labouche)	10
Chroniques et nouvelles	
Carnet paroissial	11 - 12

Quitter cette vie en créatures plus hautes que nous n'y étions entrés. Le mot de Soljenitsyne est aussi splendide qu'oublié...

Pour avoir occulté la destinée éternelle de l'être humain – et donc la mort – on a amputé l'homme masculin de la plus belle prérogative dont Dieu l'avait orné lorsqu'il créa Adam : gouverner la terre, c'est-à-dire la mener à sa destinée ultime. C'est à Adam qu'une telle mission fut donnée et non à Eve, tout comme c'est à Joseph et non à Marie que l'Ange révéla la destinée unique du Dieu donné, venu pour sauver son peuple de ses péchés.

Virilité et destinée

Indissociablement, masculinité rime avec accomplissement de la destinée. A l'homme est confiée la destinée de la création comme de l'être humain, afin qu'il œuvre à son accomplissement, qu'il en fasse ressortir la beauté et la grandeur tel un chant à la louange de Dieu : *Et Dieu vit que cela était bon.*

Sans devoir ni responsabilité à l'endroit d'une destinée à accomplir, il ne reste plus à l'homme qu'à manger jusqu'à la fin des temps des produits surgelés devant un sempiternel écran, avec pour seule liberté l'incommensurable pouvoir de zapper ou de changer de marque de surgelés. Tel est l'homme moderne. Il a renoncé à sa richesse propre, de laquelle découle le sens de l'honneur, de la gratuité, de l'engagement, de l'ardeur et de l'élégance : autant d'atouts désormais déclarés obsolètes – c'est que souvent l'homme vil appelle valeurs dépassées celles qui le dépassent. Vainement, l'homme a essayé de compenser cette perte par l'acquisition de biens matériels, l'ambition rapace, le confort intellectuel et sentimental. Un tel homme est devenu un mollusque : dur voire violent à l'extérieur, son intérieur est souvent fait de mollesse, de faiblesse et de peur ; il en devient l'un de ces crabes qui marchent de côté, voire une écrevisse qui n'avance qu'à reculons. Insatisfait de lui-même, l'homme a perdu son visage : c'est un résigné, et non plus un bâtisseur ; un blasé, et non plus un homme de cœur. Un tel homme a déserté son être. En lui la masculinité est morte, il faut lui redonner vie.

L'homme, ce héros solitaire

C'est avant tout en lui-même et dans ses semblables que l'homme est appelé à parachever l'œuvre de Dieu. Aller à la rencontre de soi-même, c'est le chemin du saint comme du héros, qui seul lui permettra ensuite d'œuvrer en vérité auprès de ses semblables. *Deviens ce que tu es* (M. de Corte) : chemin solitaire et exaltant, avant qu'il ne devienne rayonnement.

Etre un héros, c'est sortir de l'ordinaire, autrement dit de l'apathie, de la lâcheté. Ce n'est pas un hasard si nos classiques ont décrit le héros comme un homme du voyage, celui qui délaisse le factice pour partir à la recherche du transcendant et de l'infini. Sortir de la vile quotidienneté pour témoigner, en tout premier lieu à ses propres yeux et sous le regard de Dieu, de cette part d'immortel qui fait la grandeur de l'homme. C'est en cela que réside le véritable honneur. Il repose sur le respect et l'estime de soi, hors de toute implication communautaire ; il est une exigence de dépassement qui n'a pas besoin de l'approbation d'autrui. L'honneur n'a pas pour sens de plaire à l'autre mais de ne pas se dégrader à ses propres yeux.

Etre un héros, c'est encore être persuadé, pour l'avoir expérimenté en soi-même, que chacun de nous est un être unique et irremplaçable, et qu'il convient donc d'aller au bout de soi-même pour accomplir sa vie, brève ou non, et en faire une œuvre d'art, une cathédrale d'amour, de "virtus" et de grandeur d'âme.

Héros solitaire, l'homme l'est précisément en ce qu'il est unique. Car Dieu ne travaille pas en série. Le clone n'est pas son œuvre, et chaque étoile diffère en clarté de toute autre étoile (1 Co 15,41). D'ailleurs, à suivre l'étymologie, l'individu désigne un être entier, non divisé, doué d'harmonie et d'une certaine autonomie. Vivre en individu, c'est se vouloir ni assisté ni parasite ; encore moins clone d'un star adulée. Loin de vivre dans la dépendance du regard d'autrui, c'est découvrir les richesses reçues de Dieu et apprendre à en être fier ; c'est encore en entreprendre l'indispensable labeur de purification et de fortification, pour les mettre en valeur par le service d'autrui.

Loin d'être l'apanage d'une élite, cet héroïsme est proposé à tout homme, et l'on ne devient homme qu'à la mesure de son accomplissement. Seuls les faibles et les tièdes – ceux que Dieu vomit ! – y renoncent, car un tel chemin fait peur, souvent du fait qu'il passe par la solitude. Il paraît tellement plus confortable de se protéger sous la possessive tendresse maternelle ou encore dans les bras de la fille qu'on croit aimer, alors qu'on ne s'aime pas encore soi-même en vérité... Au diable le confort affectif, la nostalgie de la maman et les gratifications du sentiment amoureux qui émascule l'âme ! Une telle tendresse fait des ravages : elle ne rend pas les hommes amoureux, mais ramollis. Tant que la tendresse sera ainsi le refuge des faibles, des couards et des paresseux, elle demeurera suspecte. Car la tendresse est un aboutissement, non un abêtissement. Notre monde n'a pas besoin de « gentils garçons », mais d'hommes valeureux, capables ensuite de délicatesse et de courtoisie, notamment à l'endroit des plus faibles.



“Vir”, ou homme de cœur

La valeur d'un homme s'acquiert par l'épreuve, par la confrontation de soi-même avec l'obstacle, la difficulté, la dure réalité du monde. Du voyage d'Ulysse aux rites initiatiques, nos anciens, mêmes païens, l'avaient parfaitement saisi. L'homme, pour devenir homme, doit commencer par se mesurer aux rudes difficultés de la vie pour y découvrir le magnifique ressort que Dieu a posé en lui, et acquérir ainsi cette véritable confiance en soi, qui n'est autre que la certitude vécue de l'amour créateur de Dieu, plus fort que tous les obstacles.

Au jeune roi François I^{er} en route pour l'Italie, le chanoine François Demoulins envoya un emblème figurant une rose épanouie, accompagnée de la devise : *Ut rosa spinis gloria ex labore capitur* ; comme la rose se cueille au milieu des épines, ainsi la gloire au sein de durs labeurs. Cette devise pourrait être méditée longuement en nos jours où le sens de l'effort est remplacé par l'assistance généralisée, destinée à parer toutes sortes de problèmes.

Pourtant, l'homme digne de ce nom sait que le monde n'est pas fait de « problèmes » qu'on s'emploie à résoudre jusqu'à l'usure de soi-même, mais d'épreuves, qui sont autant d'occasions de grandir, de se découvrir, de se laisser transformer. Loin d'être une entrave, l'épreuve relève donc de l'élection : *Les grandes tempêtes sont pour les grands navires*, écrivait le grec Kazantzakis.

Le latin ne s'y est pas trompé lorsqu'il a appelé l'homme masculin du même nom que la force, “vir”. Le Moyen-âge avait une idée à peu près semblable lorsqu'il en appelait aux « hommes de cœur ». Ce « cœur », pendant longtemps, désignait le courage : lorsque Rodrigue a du cœur, c'est pour affronter les Maures ou Don Sanche, non pour conter fleurette à Chimène.

Tel Rodrigue, l'homme de cœur est un homme de force, non de violence : c'est un guerrier. Du samouraï au chevalier, la caractéristique du guerrier est non la soif de verser le sang et de détruire, mais le désir de mesurer ses forces, d'accomplir des exploits au service du bien, quitte à défier la mort. Il affronte, au risque de payer de sa personne ; rester indemne n'est pas son idéal. L'instinct de conservation n'est pas son ressort premier, car seul l'impérissable l'intéresse. En ce sens, tout homme est appelé à être un guerrier, à commencer face à lui-même. Mais également face aux autres : il en faut du courage, pour se maintenir ainsi les yeux tournés vers l'absolu, alors que le monde se vautre dans le relativisme ; il en faut, du courage, pour

témoigner de la beauté, alors que tant d'autres raillent et abaissent.

Chantre de la beauté et de la grandeur

C'est qu'en effet, la figure complète du guerrier, incarnée au Japon par le samouraï, relie les arts et les armes, le courage et la sensibilité. De même en Occident : l'éducation du chevalier médiéval comprend la musique et les lettres en même temps que l'enseignement de l'escrime ou de l'épée. La voie du noble guerrier n'est pas de détruire, de propager la violence et la mort, mais bien de se construire, avec ardeur et en beauté, face à la mort.

A partir du moment – cela a commencé au XVIII^e siècle – où l'on a dénié au guerrier la culture, le goût du chant et de la poésie, on a fait de lui un homme violent, un soldat destiné à tuer ; et lorsque la figure du noble guerrier s'efface devant celle du soldat, on peut être sûr que les manuels de sexologie tiennent lieu d'art d'aimer. De même, en séparant l'ardeur guerrière de la sensibilité, on a fait de l'artiste un être raffiné certes, mais bientôt efféminé et sans vigueur, tourné sur lui-même beaucoup plus qu'ouvert à la grandeur. Devenu morbide, l'artiste prend alors son « art » comme un exutoire à ses médiocres maux et lamentables fantasmes, désireux qu'il est d'entraîner dans sa fange et sa bêtise ceux qui approcheront leur « œuvre ».

Ce dramatique divorce est à l'œuvre quotidiennement. Pour se croire virils, les hommes ont délaissé la grâce et l'élégance au profit des manières brutales et des tenues débraillées ; ils ne savent plus s'endimancher ni se respecter. Ils ne sont plus épris de beauté. Car vivre en beauté est une constante recherche d'harmonie, une attitude qui englobe tout : il y a de la beauté à se conduire avec bravoure, de la beauté à converser brillamment et galamment avec les femmes ; il y a de la beauté dans la grandeur d'âme mais aussi dans la finesse de l'étoffe et la recherche du vêtement.

Indissociables donc sont les arts et les armes. On comprend que tant de peuples aient voulu décorer leurs armes et cuirasses, en faire des atours splendides. Ils savaient que la beauté est aussi efficace que la force, qu'à l'égal du courage elle ennoblit le combattant.

La beauté est en effet un puissant remède. A l'homme blasé, elle redonne le sens de l'émerveillement et bientôt, par la communion à l'harmonie primitive, elle communique apaisement et joie. Les Anciens savaient par exemple la force apaisante de la musique. De même, lorsque le riche



**Plein de richesses naturelles,
ce livre sera néanmoins
lu avec circonspection,
car la non catholicité de l'auteur
y apparaît à plus d'un endroit**



QUE LES HOMMES SOIENT DES HOMMES, LES FEMMES DES FEMMES !

chancelier Nicolas Rolin décida de faire construire à Beaune un hospice pour les pauvres, il pensa en premier à la beauté qui devait régner en toutes les parties de l'édifice : il savait que *la beauté guérit* plus sûrement que les drogues et les électuaires. A voir aujourd'hui tant de lycées ou d'hôpitaux conçus du seul point de vue fonctionnel, je m'étonne toujours : comment peut-on grandir ou recouvrer la santé en ces lieux d'où la beauté est bannie ? On en bénit que plus Dieu de nous avoir donné la beauté de La Placelière pour l'éducation de nos enfants !

Chantre de la beauté, telle est aussi la vocation de l'homme. Donner aux choses apparemment banales leur sens le plus élevé, révéler le mystère qui habite même les choses les plus habituelles, parer le fini de son miroitement infini, voilà bien l'œuvre de l'homme accompli. Un tel homme est re-devenu cet enfant qui seul peut entrer dans le royaume des Cieux. Demeurer un enfant dans la jungle des hommes sceptiques et affairés, c'est refuser les mensonges, le monde tel qu'ils l'ont fait avec leur cupidité et souci de rentabilité. Préserver l'Enfant en soi, et même le faire croître, c'est ouvrir chaque jour des yeux attentifs et émerveillés sur la beauté d'un monde et d'une vie tels que Dieu les a voulus. C'est encore œuvrer à le rendre plus beau sans se croire pour autant important. L'homme redevient enfant dévoile alors ce que d'autres n'osent plus voir, encombrés qu'ils sont par leurs peurs, leurs vices et leurs habitudes. La voix d'un tel homme est prophétique : il dit sans méchanceté, sans intention de nuire. Il est le porte-parole de la clarté, tout simplement.

Décrivant la mission paternelle, l'auteur s'appuie page après page sur les qualités propres à la masculinité

Xavier Lacroix
Passeurs de vie
Essai sur la paternité



Libre, courtois et chevaleresque

C'est parce que le cœur est tout à la fois courage et sensibilité que l'homme sait ensuite aimer en vérité, avec noblesse, ardeur, et magnificence. Le voici en effet devenu responsable et courtois – on dirait aujourd'hui délicat. Il est désormais capable d'aimer.

Responsable, il peut assumer autrui, précisément en ce qu'il ne plie pas devant le danger, qu'il est prêt à donner de sa personne, voire sa personne, pour le bien de l'être aimé. Être aimé dont il sait respecter le mystère, et c'est là sa délicatesse.

L'homme accompli est un homme juste, qui grandit et s'élève vers le Ciel comme le cèdre du Liban et s'épanouit auprès des siens tel un palmier (Ps. 92, 13) sur lequel on peut s'appuyer et reprendre force. Il est un homme d'engagement, doté de ces qualités chevaleresques que sont le courage, la loyauté et la grandeur d'âme. Toujours en quête d'absolu et de bien, il entraîne les autres à sa suite, les soutient dans l'épreuve, pour n'en ressortir que grandi.

Je cherche un homme

Devant ce portrait à peine esquissé des richesses de la masculinité me revient la quête du vieux Diogène : *Je cherche un homme*. Porteur de lumière en plein jour, il ne faisait que mettre en relief l'évidence, tout comme cet article qui n'a rappelé que des banalités. Mais ce faisant, le même Diogène manifestait la terrible réalité : l'homme digne de ce nom est rare. Ce n'est pourtant pas sans lui que se relèvera notre monde ébranlé. ✍

Abbé P. de LA ROCQUE

Eloge de la féminité

Tout homme – tout être masculin – éprouve un double sentiment quelque peu contradictoire lorsqu'il se met à réfléchir sur la féminité. Il ressent tout d'abord une profonde admiration, face à un être qu'il sait semblable à lui, tout en la découvrant si différent de lui-même ; face encore à un être qu'il devine susceptible de tant lui apporter, à commencer par l'enfant qui le perpétuera à travers le temps. D'où le cri d'Adam, lorsqu'au sortir de son profond sommeil il découvre pour la première fois la compagne donnée par Dieu : ce n'est qu'une exclamation d'émerveillement (Ge 2, 23). Mais presque aussitôt, cette première réaction masculine se double d'un doute, voire d'une défiance interrogative. Cette femme, capable de tant lui apporter, il la devine aussi fragile et peut-être même imprévisible voire versatile, apte au meilleur comme au pire ; il sait qu'en la plaçant à ses côtés, il peut lui-même être entraîné vers les sommets, mais aussi vers les abîmes. En un mot, il pressent que la femme peut être pour lui Eve ou Marie, pour sa propre perte ou son salut. Naît alors une crainte, celle-là même éprouvée devant l'inconnu et le mystère.

C'est ce mystère de la féminité qu'il importe d'approcher. Non point pour rassurer l'homme inquiet, mais pour permettre à la femme de toujours mieux correspondre à sa vocation, de lui découvrir le secret de Marie tout en la gardant de la tentation d'Eve. De cela dépendra le regard que l'homme portera sur elle. Sublime ou basse, l'image que l'homme se fait de la femme n'est en effet



que l'image que la femme lui a d'abord proposée. Et si aujourd'hui l'image de la femme est menacée, ce n'est donc pas à l'homme, mais à la femme qu'il appartient premièrement de la redresser.

La femme et le mystère de la vie

S'il fut révélé au seul Joseph et non à la Vierge quelle serait la mission du Messie – racheter son peuple de ses péchés – le message de l'ange à Marie est d'une toute autre portée. A elle, et à seule dans un premier temps, est manifestée la richesse incommensurable de vie qui habite le Dieu incarné : *Il sera grand, et sera appelé Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père ; il règnera sur la maison de Jacob pour les siècles et son règne n'aura pas de fin* (Lc 1, 32). Au premières heures de la résurrection, ce message fait à Marie trouvera son écho dans celui fait à la pécheresse repentie : c'est encore à une femme, Madeleine, qu'est manifestée en tout premier lieu le mystère de vie présent dans le Ressuscité.

C'est qu'en effet, le mystère de la femme est indissociablement lié à celui de la vie. L'émerveillement d'Adam le dit suffisamment : il contemple en sa femme la mère de tous les vivants (Ge 3, 20). C'est d'ailleurs très probablement son amour de la vie profondément inscrit dans sa nature qui rend la femme si hostile à la guerre. Tandis que tout homme digne de ce nom a en lui quelque chose du guerrier, les Sabines enlevées par les Romains s'interposèrent pour éviter la guerre, et Véturie détourna son fils Coriolan de se venger de Rome. La femme est communion à la vie, non à la mort.

La femme et la mère incarnent en elles le mystère et la beauté de la vie humaine, mais aussi depuis le péché originel sa fragilité ; la vierge consacrée pour sa part magnifie la vie divine dont l'être humain est appelé à devenir participant. Toutes deux chantent le mystère de la vie, toutes deux peuvent se réclamer de Marie, la femme par excellence (Ge 3, 15 et Ap. 12, 1), à la fois Vierge et Mère.

La femme et la séduction

Parce que la vie est souverainement aimable, Dieu a donné à la femme une puissance séductrice. Il l'a voulue douée, au regard de l'homme, d'un charme indéfinissable. Sans doute est-ce historiquement lié au fait que la femme fut le seul être créé par Dieu au sein même du paradis terrestre, le seul fruit qu'Adam pu garder avec lui après en avoir été chassé. Plus philosophiquement, ce charme trouve sa raison profonde dans le caractère aimable et attirant de la vie, que la femme incarne.

Séduire : dès son plus jeune âge, la petite fille peut exercer un tel pouvoir. Pour le meilleur ou pour le pire, et c'est là une première différence entre Eve et Marie. Se-ducere, c'est-à-dire attirer à soi ; mais à

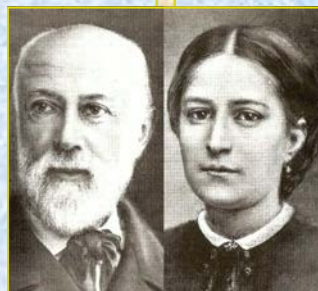
quelle fin ? Le démon aussi fut un séducteur afin d'attirer l'homme à lui, c'est-à-dire lui faire partager sa perte ! Jamais la femme, sauf à se faire l'instrument de Satan, ne peut faire aboutir son charme à elle-même. Sa séduction ne se termine pas à sa personne, mais à ce qu'elle incarne, à la vie dans toute sa beauté et son mystère. Aussi sa capacité à plaire, sainement utilisée, est-elle doublée de pudeur et de discrétion : elle s'efface tout autant qu'elle attire, précisément pour amener l'autre à ce qu'elle incarne. Plus encore : elle veut par sa pudeur inspirer le respect, parce que la vie est éminemment respectable ! Voici tracés les grands traits de la saine coquetterie féminine : attraction qui rend la vie aimable, mais sans jamais lui ôter sa dimension de mystère...

Puissance d'attraction, de séduction, même les vierges consacrées n'en furent pas dépourvues, loin s'en faut ! La véritable cour qui suivait sainte Catherine de Sienne en ses déplacements, tout comme l'incroyable attraction d'une sainte Thérèse d'Avila ou de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, en témoignent suffisamment. Ces femmes attirent, non pour mener à elles, mais à plus grand qu'elles : la magnifique réalité de l'âme chrétienne épouse de Dieu, réalité qu'en leur virginité consacrée elles incarnent...

La femme et l'extase

Aller plus loin dans la réflexion réclame de souligner un autre point caractéristique de la féminité, inscrit dès la première page de la Genèse. Si Dieu a voulu la masculinité dans un rapport étroit avec une mission à accomplir – mener le créé à sa destinée – il n'en est pas de même pour la femme. Fondamentalement, son être psychologique la place en relation non avec quelque chose à accomplir mais, ce qui est beaucoup plus, en relation avec quelqu'un. Elle est « pour l'homme », tournée vers l'homme, « adjutor similem sibi » (Ge 2, 18 et 20) et donnée comme telle à Adam (Ge 2, 22). En un mot, la féminité est essentiellement relative.

Le rapport mère/enfant le montre jusqu'à l'évidence. Ce qui apparaît en tout premier lieu dans la mère est le remarquable dévouement dont elle sait faire preuve à l'endroit de son enfant. En elle, tout est tourné vers lui. Ses journées, et souvent ses nuits, sont rythmées par l'enfant. Il n'est pas jusqu'à son propre corps qui, en un cycle incessant de préparation à la vie puis de reconstruction, ne soit programmé pour lui. Elle est là, tout en éveil, disponible aux besoins de l'enfant. La loi propre de la mère, c'est l'enfant. Car la loi propre de la femme, c'est l'altérité. Le centre de gravité de la femme, si je puis dire, est hors d'elle-même : elle ne trouve sa définition que dans et par l'autre. En un mot, elle est extatique.



**QUE LES HOMMES
SOIENT DES HOMMES,
LES FEMMES DES FEMMES !**

Il importe de saisir la portée d'une telle expression. Moins encore que l'homme, la femme ne trouve en elle-même son propre accomplissement. Le caractère extatique de sa vocation est expressément voulu de Dieu. La femme n'agit en tant que femme que dans la mesure où elle est donnée. Donnée à son mari elle est épouse, donnée à son enfant elle est mère, donnée à Dieu elle est vierge. La femme ne s'épanouit que dans le don à autrui. Si l'homme se donne à une œuvre et par là même accomplit sa mission qui consiste à servir, la femme pour sa part se donne à un être, et seul ce don lui permet de correspondre à sa vocation. Ou encore, s'il revient à l'activité masculine de perpétuer la puissance et la sagesse avec laquelle Dieu créa le monde, il est du propre de la femme d'exprimer le suprême vestige divin présent en toute œuvre créée : l'amour.

A la lumière de cette caractéristique féminine s'éclaire tout le drame du premier péché. Précisément parce qu'il revenait à la femme de refléter l'amour, c'est la femme et non point l'homme qui fut tentée par l'antique serpent. C'est Eve, et non point Adam, qui cueillit le fruit maléfique. Quelle fut sa première faiblesse ? D'aucuns affirment, certes avec raison, que jamais elle n'aurait dû converser avec le démon. Le père Dehau, dominicain, ajoute une nouvelle perspective. Le tentateur ne put séduire Eve qu'au moment où elle était seule, à l'instant précis où elle ne vivait pas cette relative à Adam, pourtant constitutive de sa mission. De cette première prise d'indépendance de la femme, il résulta la perte de l'humanité ! Les siècles ont beau passer, le drame de la femme demeure en tout point identique. La recherche de soi est à la racine du péché de la femme. Quand la femme se recherche elle-même, elle s'éteint et s'autodétruit, pour son propre malheur comme pour celui d'autrui, et donc de la Cité.

La femme et l'effacement

Ce trait permet de dégager l'aspect qui authentifie chez une femme l'acceptation de sa vocation spécifique. Tout ce qui a hors de soi son centre de gravité est toujours plus ou moins impersonnel. Ainsi en est-il de la femme authentique. Sa vocation est une vocation cachée, faite de dépouillement et d'oubli de soi. En elle le « moi » est voilé, et il n'est pas jusqu'à son nom dont elle ne se dépouille pour laisser place à celui de l'être aimé, en l'occurrence son mari. C'est qu'il revient à l'épouse de disparaître pour faire corps avec l'époux, à la mère de disparaître au profit de l'enfant, à la vierge de disparaître au passager pour chanter l'Au-delà, dès ici-bas partagé. La femme au-

thentique est donc dépouillée d'elle-même, elle passe inaperçue au regard extérieur et superficiel.

En ce sens, Gertrude Von Le Fort aimait à dire que le signe spécifique de la femme est le voile. C'est là sa plus belle parure, car il manifeste son acceptation consciente et amoureuse d'une mission qui relève du domaine de l'invisible. Les artistes chrétiens ne s'y sont pas trompés lorsque ils sculptaient la mère bénie entre toutes sous les traits d'une Vierge noire : *nigra sum sed formosa*, je suis comme invisible au regard extérieur, mais toute belle au-dedans, car toute donnée. D'ailleurs, la seule chose que cette Vierge montre au passant, ce n'est point elle, mais son Fils qu'elle présente à l'humanité déchue. Son itinéraire dans l'histoire de la théologie n'obéit pas à d'autres lois : Marie ne s'élève pas dans ses dogmes pour plaider sa propre cause, mais pour défendre celle de son Fils. Au Concile d'Ephèse par exemple, elle n'est reconnue Mère de Dieu que pour réfuter l'hérésie christologique de Nestorius.

La Vierge s'efface devant son Fils. N'en est-il pas plus ou moins ainsi de toute mère ? Elle ne se soucie guère d'agir et de briller que dans son fils. Elle est comme le piédestal de son enfant, elle ne veut de gloire que pour lui. C'est là sa vocation, sa noblesse et sa beauté : disparaître, pour transmettre. Certes, il existe une dimension virile à tout développement humain : *Deviens ce que tu es*. C'est le pôle masculin de l'humanité. Mais il existe aussi une ligne féminine de ce même développement, et sa formule pourrait être celle donnée par le Seigneur à sainte Catherine de Sienna : *Tu es celle qui n'est pas*. Entre ces deux pôles se bâtit l'humanité. Et le moindre n'est pas celui de la féminité : Le *Fiat* de réceptivité dont témoigne un être tout d'accueil qui disparaît à ses propres yeux – *ancilla* – n'est-il pas l'écho indispensable du *Fiat* prononcé par le créateur ?

Le monde moderne n'a point compris cette dimension de la vocation féminine. L'effacement de la femme lui est tout simplement insupportable. Il la montre et la dévoile, il en fait l'objet d'une ostentation constante. Plutôt que de s'effacer, il l'invite à s'affirmer. Il veut pour elle une égalité parfaite avec l'homme. Il prône la parité homme femme dans le domaine politique, il permet à l'épouse de garder son propre nom malgré le lien du mariage, et même de le transmettre comme tel à son enfant si le cœur lui en dit. L'idée est toujours la même : extérioriser la femme, combattre la retenue toute d'intériorité caractéristique de sa vocation première. Mais se faisant, il dépouille la femme de sa richesse spécifique. Et par là même, il dépouille le monde de toutes les forces cachées dont le cœur de la femme est porteur, au risque d'en faire un monde inhumain, un monde sans Dieu.



La femme et le Oui

Fiat : c'est par ce mot que Marie est devenue ce qu'elle est. *Oui* : c'est encore par ce mot que la femme devient épouse, puis mère. C'est que, dans la pensée de Dieu, ce mot est le propre de la féminité. L'amour en effet n'a pas de mesure, et le cœur féminin est ainsi fait qu'il ne trouve son assouvissement que dans le don total de lui-même.

Sauf à être habité de désillusion, on réalise alors que la femme ne trouve son propre accomplissement que dans le don d'elle-même à celui qui seul est infini, à celui dont l'amour jamais ne déçoit parce qu'en tout il est toujours fidèle. Son « oui » ne peut être donné totalement qu'à Dieu, à raison même de la puissance d'engagement qu'il contient. Il ne revient que secondairement, le cas échéant, à son mari, instrument pour elle et pour les siens de la divine Providence.

Forte de cette remise de soi entre les mains de Dieu, la femme sait alors que la générosité, le dévouement, le service, l'amour, la patience, la compassion, le renoncement à soi, le silence sur soi, et même la répétition fastidieuse des tâches, loin d'être des pièges où la liberté s'engluie, sont autant d'expressions d'un oui qui rend chacun de ces actes aussi magnifiques que fécond.

De l'aveu même de l'agnostique Malraux, *seul le christianisme a inventé l'Eternel Féminin (...)* Lorsque l'Eglise pense que son destin dépend de Clovis, qui est arien, elle lui cherche une femme catholique ... Il y aurait beaucoup à dire ! Il reste qu'il n'y a d'Eternel Féminin que dans le monde chrétien. Seul le catholicisme a su incarner le portrait éternel de la femme, au plus grand profit de la société entière. C'est de là encore que doit ressurgir le vrai visage de la femme, sauf à ce que notre monde ne périsse définitivement. ✍

Abbé P. de LA ROCQUE

A propos de la théorie du Gender...

QUE LES HOMMES SOIENT DES HOMMES, LES FEMMES DES FEMMES !

Un fait nouveau et révélateur :

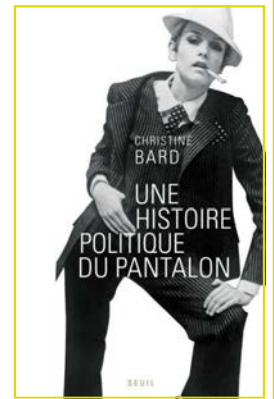
La théorie du *Gender* prétend que tout individu, quel que soit son sexe, est libre de choisir son genre, masculin ou féminin, voire les deux, dès son enfance. Depuis quelques mois, toutes les personnes encore saines d'esprit ont levé les bras au ciel devant la diffusion mondiale de la promotion du *Gender*. Cette réaction naturelle et légitime pose cependant une question intéressante. En effet, les tenants de la révolution sexuelle permanente, les fabricants et les propagateurs de cette monstrueuse idée exposent tranquillement, dans leurs publications accessibles à tous, pourquoi et comment la mode vestimentaire a été et demeure le vecteur décisif leur permettant de changer les mentalités. [...]

Un ouvrage récent, « *Histoire politique du pantalon* » (Christine Bard, Seuil, 2010), nous invite aussi à comprendre l'ampleur de la question vestimentaire. Tout ce livre démontre que ce que nous déclarions hautement hier comme étant « secondaire », se révèle aujourd'hui, dans la perspective du *Gender*, comme étant une question de première importance. On peut lire, dans ce livre, des affirmations lucides et lumineuses comme celle-ci : *Le vêtement a, parmi ses différentes fonctions bien analysées par le psychanalyste anglais John Carl Flügel, celle de permettre une lecture immédiate de l'individu* (p. 8, note 1). Et cette autre : *Le costume reflète l'ordre social et le crée*. Nos ennemis, eux, y croient ! Voilà pourquoi ils donnent à la question vestimentaire sa véritable importance, importance que trop de catholiques refusent, relativisent ou minimisent. Nos adversaires affirment sans la moindre hésitation que : *Le pantalon est le marqueur du sexe/genre le plus important pour l'histoire occidentale des deux derniers siècles* (p. 20). C'est pourquoi, dans leur esprit, *Le pantalon féminin s'inscrit dans une dynamique de remise en cause des mythes structurant les deux genres* (p. 316). [...]

Dans quel camp sommes-nous ?

Christine Bard, auteur non suspect de traditionalisme, fait l'inventaire des causes de l'évolution du costume féminin et, par conséquent, de l'adoption du pantalon par les femmes. [...] La femme en pantalon est bien *un symbole politique de la lutte pour l'égalité des sexes* (p. 247). La guerre mondiale a entraîné un vacillement des valeurs. Ce vacillement, *l'avènement d'une mode androgyne, à la garçonne, le symbolise* (p. 282). La culture américaine protestante qui a diffusé *une version soft de la garçonne, la girl, maquillée, les ongles vernis, les cheveux ondulés, un peu futile. C'est ce modèle qui inspire les nouveaux jeux de la séduction nécessaires à l'érotisation de la vie conjugale* (p. 289).

Après la seconde guerre mondiale, *Le phénomène est visible sur le plan international : dans les usines, dans les champs, dans l'armée, les femmes sont en pantalon* (p. 282). Autre facteur : l'insécurité et l'éducation mixte indifférenciée : *Le panta-*



lon obligatoire pour les adolescentes, manière d'éviter la sexualisation du corps féminin enjuponné (p. 272). Le vedettariat : Katharine Hepburn et Audrey Hepburn, Marlene Dietrich, Greta Garbo, Juliette Gréco, Anne-Cazalis, Brigitte Bardot, etc. L'auteur ne cache rien : aucune de ces personnalités n'est un modèle de moralité. Les mondains, comme, par exemple Simone de Beauvoir ou Françoise Sagan, au charme androgyne, qui est souvent photographiée en jean, pieds nus, décontractée... La voiture, le blue-jean, les copains, le jeu, la danse, le whisky et les disques sont ses totems, elle personnifie la jeunesse française d'après-guerre (p. 302). Puisse ce portrait ne pas être celui d'une certaine partie de la jeunesse catholique !

Yves Saint-Laurent (1936-2008), qui a intégré le pantalon féminin dès ses débuts (1962), « mérite » ici une mention spéciale : *Dès sa première collection, alors qu'il travaillait chez Dior, il avait valorisé une certaine androgynie...* (p. 309). Après 40 ans de carrière, il conclura, au sujet des femmes : *Servir leur corps, leurs gestes, leurs attitudes, leur vie. J'ai voulu les accompagner dans ce grand mouvement de libération qu'a connu le siècle dernier* (p. 311).

Traditionnels dans les principes, révolutionnaires dans la pratique ?

La grande révolution vestimentaire a surtout eu lieu dans les années 1960, précisément celles du Concile Vatican II. A cette époque, le modèle de la femme au foyer élevant une progéniture nombreuse, encore si présent dans les images publicitaires des années 1950, s'écroule brusquement (p. 317). Il est à noter que la première action du MLF (Mouvement de Libération de la Femme) en 1970 est le fait de femmes en pantalons (p. 323). Dans les années 1970, le pantalon féminin trouve, de nouveau, dans les femmes homosexuelles ses plus grandes avocates : Carole Nissoux, Paula Dumont, Elula Perrin, Suzette Triton, etc. (p.326)

Catherine Valabrègue, journaliste connue pour son engagement aux côtés du Planning Familial, est frappée par l'interchangeabilité des tenues pour filles et garçons, et estime que la déssexualisation de l'habillement répond sans doute au souci d'abolir la distance entre les sexes... On est parfois tenté, dit-elle, pour s'adresser aux jeunes d'inventer le troisième sexe.... Ainsi voyons-nous au travers de la mode se dessiner dans la jeune génération le souci d'échapper à la contrainte des images traditionnelles de l'homme et de la femme (p. 318).

Catherine Bard tire cette conclusion : *Le pantalon féminin est une image forte de rupture avec la Tradition, dans un contexte particulier qui la rend possible et souhaitable* (p. 319). Le jean est bien sûr associé à la libération sexuelle et à un style de vie bohème. Devenu symbole de révolte, il participe à la contre-culture occidentale (p. 320). Bref, Le succès du pantalon féminin consacre la fin de l'ordre ancien hyperdifférencié... le rapprochement des sexes s'effectue autour de ce vêtement (p. 352). Il faut malheureusement constater aujourd'hui, que, si nous résistons au Concile Vatican II, nous ne résistons

plus guère à la révolution vestimentaire, sans doute parce que nous n'en avons qu'une très faible conscience.

Ce que je n'aurais pu écrire

Christine Bard a écrit, en conclusion de son livre, quelques lignes que nous n'aurions pas osé rédiger nous-mêmes de peur de perdre toute crédibilité. Sous sa plume, ces lignes pèseront pourtant de tout leur poids. En voici la teneur : *Placer cette histoire du pantalon sous le signe des trois valeurs républicaines, Liberté, Egalité, Fraternité, donne une intelligibilité à ce qui pourrait paraître à première vue comme anecdotique... Quelle liberté ? ... L'évolution du vêtement féminin en Occident reflète l'avènement du libéralisme et de l'individualisme... Quelle égalité ?... On a vu le pantalon devenir un signifiant majeur de la controverse sur l'égalité des sexes... Quelle fraternité ?... L'allure androgyne, l'unisex, le jean ne cherchent-ils pas une autre voie qui ne donnerait pas la priorité absolue à la séduction selon les codes établis de l'hétérosexualité ?... L'échange de vêtement, image de la fraternité ? Le pantalon a accompagné les mutations du genre, dans les deux derniers siècles* (pp. 377-379).

Nous espérons que ceux et celles qui sont peut-être peu enclins à écouter nos avis, dans ce domaine, acceptent d'accorder du crédit aux affirmations du tenant du camp opposé ! Que les hommes, maris ou pères de famille, comprennent qu'il n'est pas innocent, loin s'en faut, de laisser leurs filles ou les épouses choisir leur « genre » en matière d'habillement. Oui, il n'est pas indifférent que nos jeunes filles se trouvent habillées comme Françoise Sagan en 1976, nos mères de famille comme Brigitte Bardot en 1955, et nos vénérables grands-mères comme George Sand en 1838. Or, ces personnalités immorales et révolutionnaires défiaient, par leurs tenues vestimentaires, un monde qui était encore catholique. Et les choses s'aggravent continuellement. Il suffit d'un paroissien ou d'une paroissienne qui prenne une initiative malheureuse dans ce domaine et, dans les semaines qui suivent, le mauvais exemple se propage infailliblement. Malheureusement, on ne réagit plus : *A force de tout voir on s'habitue à tout ; à force de s'habituer à tout, on finit par tout accepter.*

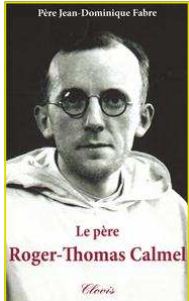
Le paradoxe qui doit nous interpeller...

Voilà, pour terminer, le paradoxe qui doit nous « interpeller » (comme on dit aujourd'hui !) : nous nous scandalisons de la théorie du *Gender* et avec raison ! Mais nous nous sommes résignés à accepter (plus ou moins) l'évolution vestimentaire significative qui était justement là pour l'accompagner et la banaliser. Nos ennemis, champions de la Révolution, savent bien mieux que nous la grande vérité révolutionnaire : la Révolution est une praxis et on commence par faire pratiquer les idées avant de vouloir clairement les imposer.

N'est-il pas venu, le temps de réagir ? *A force de ne pas vivre comme on pense, on finit par penser comme on vit !* Si nous ne renversons pas le mouvement des idées par la pratique, les idées finiront nécessairement par

**QUE LES HOMMES
SOIENT DES HOMMES,
LES FEMMES DES FEMMES !**

s'imposer de fait à nos esprits. Il ne faut donc pas se leurrer : pour combattre vraiment la théorie du *Gender*, commençons par renoncer à ses pompes et à ses œuvres. Ici est mise en lumière la connexion réelle et nécessaire qui existe entre la Foi et la morale, la nécessité absolue d'une cohésion efficace entre les principes et la vie concrète. Grâce à l'avènement du *Gender*, nous découvrons que ce qui passait pour une question « secondaire » n'est, en fait, que l'application impérieuse de vérités essentielles. Le christianisme ne pourra subsister sans une incarnation quotidienne des principes.



**Il s'agit d'une guerre,
et il faudra combattre**

C'est pourquoi vos pasteurs vous rappelleront inlassablement les règles de la mo-

destie chrétienne, que ce soit pour les offices ou pour la vie quotidienne. Ils comptent sur la bonne volonté de tous. Que les hommes donnent l'exemple et se fassent un devoir lorsqu'ils se rendent à la messe, d'être au moins aussi bien vêtus que lorsqu'ils se rendent sur leur lieu de travail. Que les pères et mères de famille veillent à la tenue de leurs enfants. Là où la modestie chrétienne n'est pas maintenue, le christianisme se fane, le langage s'abaisse, les relations deviennent vulgaires, la pureté de l'amour disparaît, les vocations deviennent rares. Et si le pantalon féminin ne peut être évité, en raison des malheurs des temps (profession, activité extraordinaire, sécurité, etc.), je me permets de vous le demander, qu'il ne paraisse plus, désormais, dans nos maisons, dans nos écoles, dans nos chapelles, ni sur les chemins de nos pèlerinages. Je vous bénis et je vous assure de mes prières dans le Cœur Dououreux et Immaculé de Marie. ✍

Abbé R. de CACQUERAY

(traits de l'éditorial de la Lettre aux Amis et bienfaiteurs d'octobre 2012)

**Un beau texte
du père Calmel
sur le vêtement**

Une jeune fille, éduquée dans un milieu libéral, interrogeait le père Calmel sur la question du vêtement féminin, que pour sa part elle reléguait à une simple convention sociale, évolutive par nature. Le père Calmel, abordant les choses par le fond, lui adressa une très belle réponse :

Prudent et plein d'amour de Dieu, le père Roger-Thomas Calmel, Prêtre de l'Ordre des Frères prêcheurs (11 mai 1914 - 3 mai 1975) fut pour le XX^{ème} siècle une lumière dans la nuit, une force dans la tourmente, une consolation dans l'épreuve. On peut vénérer son tombeau dans le jardin des Dominicaines enseignantes de Saint-Pré du Cœur Immaculé, à Brignoles (Var).

Il existe une différence voulue par le Créateur entre l'homme et la femme. Dieu a établi l'homme et la femme avec leurs qualités respectives pour une mission particulière. Même si actuellement les hommes pouponnent et font la vaisselle, il serait anormal que durant toute une vie, l'homme tienne la maison tandis que sa femme serait avocat ou inspecteur de police ! Leur mission est différente, et c'est aller contre la nature des choses que d'interchanger.

Le vêtement est le signe visible, le symbole public d'une nature différente. Le costume féminin plus coloré, plus gracieux jusqu'à notre siècle collaborait à faire de la jeune fille, de la mère, de l'épouse, un être gracieux et réservé, vers laquelle les regards se tournent non parce qu'elle est objet de convoitise, mais parce qu'elle est la reine du foyer, la présence indispensable pour que la maison soit joyeuse et rassurante.

L'habit féminin distinctif (quel qu'il soit selon les civilisations) est selon l'ordre et la nature des choses parce qu'il est différent de celui de l'homme. Le fait de s'habiller comme les garçons pour une jeune fille n'est pas seulement une question de mode ou d'aisance pour les mouvements, ce à quoi on l'attribue maintenant, (et d'autres raisons de basse altitude). Les raisons profondes de ceux qui ont lancé petit à petit ce courant sont les mêmes que celles qui animent les mouvements féministes depuis la première guerre mondiale : « La femme est libérée, il ne s'agit pas seulement pour elle de se cantonner dans un rôle "subalterne" et effacé... elle peut prétendre à la même place que l'homme dans la société... »

Le signe visible à faire adopter par ces nouvelles générations, le symbole, c'est le fait qu'elles ne portent plus d'habit distinctif. Elles peuvent jouir des mêmes libertés que les garçons. Plus de réserve, de pudeur dans l'attitude. Les qualités qui, normalement, protègent, respectent, suscitent naturellement le respect et l'estime de ce qui en elles est lié au mystère de la vie sont tournées en dérision, méprisées comme dépassées et serviles.

C'est dans cette inversion des valeurs, dans ce refus de porter la marque d'une nature différente qu'il faut situer le pantalon : il fait partie d'un ensemble : la révolution continuelle, culturelle, qui met à bas les valeurs traditionnelles de la famille. Pantalons, jupes fendues, robes décolletées, jupes-culottes, minijupes – sans parler des tenues indécentes ! – tout contribue, soit par la masculinisation de la tenue, soit par son indécence (plus suggestive que réelle le plus souvent) à faire de la femme un objet de convoitise ou à la destituer de son rôle de mère ou d'épouse – reine de la famille.

La tenue masculine [d'une fille] est au même degré que la tenue indécente une offense à Dieu Créateur ; dans le deuxième cas il s'agit d'inciter l'homme à la luxure ; dans le premier cas, il s'agit de s'établir à un autre plan que celui proprement féminin démettre dans l'ombre tout ce qui est l'apanage de la femme pour s'équiper à l'homme.

Comment cela se fait-il que nous ne sentions pas l'équivoque de cette situation ? Transposons : qu'en serait-il si des hommes, subitement complexés, singeaient les femmes ? Le ridicule contre nature sauterait aux yeux et pour l'instant les efféminés n'ont pas réussi à s'imposer. C'est dire qu'il y a dans le péché originel des penchants naturels à fausser la nature des choses. ✍

FATIMA

Un message pour notre temps

“**FÁTIMA**”, ce nom sonne comme un clairon dans la bataille, jaillit comme d’une source vive, brille comme une lumière dans la nuit, une lumière à la fois douce et puissante.

1- *La douceur de Fatima*

Fátima est un rayon de la douceur maternelle de Marie :

Mère des enfants et de ceux qui leur ressemblent. Les trois pastoureaux de Fatima, spécialement François et Jacinthe, sous la maternelle conduite de la *Belle Dame*, pratiquèrent la vertu jusqu’à l’héroïsme. « **L’on progresse plus en peu de temps de soumission et d’obéissance à Marie, qu’en s’appuyant sur soi-même durant des années** », dit Saint Louis-Marie Grignon de Montfort. (Traité de la vraie Dévotion, n°155)

Mère de milliers d’âmes qui trouvèrent à Fatima la force dans les adversités, la consolation de leurs peines et, surtout, le pardon de leurs péchés.

Mère bienveillante qui se laisse toucher par un simple chapelet récité avec un cœur humble et confiant ; car elle désire plus encore que nous-mêmes notre salut.

Mère au Cœur si outragé, et pourtant prête à sauver à l’heure de la mort ceux qui l’auront vénérée lors de cinq samedis de leur vie ; car son Cœur Immaculé est *si tendre envers nous que si les cœurs de toutes les mères étaient réunis en un seul cœur, celui-ci serait comme un morceau de glace en comparaison du sien*, affirmait le saint Curé d’Ars.

2- *La puissance de Fatima*

Jamais Notre-Dame ne s’est adressée à ses enfants de la terre avec tant de gravité et d’insistance, utilisant des moyens inouïs pour qu’ils mettent en pratique ses demandes et sauvent leur âme.

- **Que demande notre Mère ?**

- De prier : par la récitation quotidienne du chapelet et la dévotion réparatrice à son Cœur Immaculé (les 5 samedis).

- De faire pénitence, par *l’accomplissement simple et honnête de nos tâches quotidiennes* (Sœur Lucie), supportant avec esprit de soumission les souffrances que Dieu nous envoie, disant : *O Jésus, je*

vous l’offre pour votre amour, en réparation des offenses faites au Cœur Immaculé de Marie et pour la conversion des pauvres pécheurs.

La **Consécration de la Russie à son Cœur Immaculé**, avec deux conditions : l’union morale des évêques du monde entier et la mention explicite de ce pays.

- **Dans quels buts ?**

- Assurer notre salut éternel et convertir les pécheurs.
- La conversion de la Russie.



- **Que fit Notre Dame pour appuyer ses demandes ?**

Elle répéta, à chacune de ses apparitions : *Récitez le chapelet tous les jours.*

Elle révéla, le 13 juin 1917, les douleurs de son Cœur outragé.

Le 13 juillet 1917, elle montra l’enfer aux trois pastoureaux.

Le 13 octobre, elle fit un grand miracle, vu par 70000 personnes : le soleil se transforma en une roue de feu avant de menacer d’écrasement la foule terrorisée.

Notre-Dame révéla un secret, dont la troisième partie, semble-t-il, a

été occultée. N’aurait-elle rien dit entre : *Au Portugal se conservera le dogme de la foi, etc, et A la fin, mon Cœur Immaculé triomphera ?* Que signifie ce : etc. ?

Ce secret inclue une terrible vision, finalement dévoilée, mais sans les paroles de la Vierge de Fatima : celle d’un Pape assassiné au pied d’une grande croix, en même temps que des évêques, des prêtres, des religieux, des religieuses et des fidèles de toutes classes sociales et au milieu d’une cité en grande partie détruite.

Est-ce que cela nous concerne ? En considérant la situation actuelle de l’Eglise et du monde, il n’est pas déraisonnable de l’affirmer et de s’y préparer. Ce n’est pas l’encre des diplomates qui, alors, purifiera et sauvera l’Eglise de sa « désorientation diabolique » (Sœur Lucie), mais le sang versé par ceux qui resteront fidèles à Notre-Seigneur Jésus-Christ et à son Epouse Immaculée.

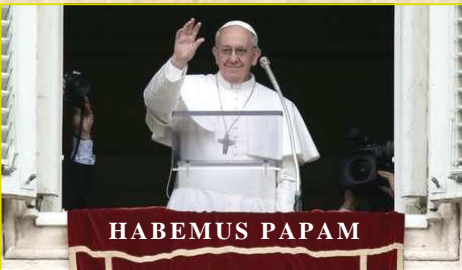
Que Saint Joseph, apparu aussi dans le ciel de Fatima le 13 octobre 1917, bénissant la foule, bénisse abondamment notre chère Fraternité Saint-Pie X, qui s’est récemment confiée à sa puissante Protection et intercession. A suivre...✍

Abbé B. Labouche



Le Frère Louis – Joseph fait un beau pèlerinage à Rome du 12 au 18 juin.

Chronique des mois passés ...



HABEMUS PAPAM



Marthe



et Marie

Le samedi 16 mars, c'est le pèlerinage annuel à Saint Joseph du Chêne. Merci à saint Joseph, le beau temps fut de la partie ainsi que les valeureux et nombreux pèlerins-cyclistes - une trentaine. C'est toujours avec une attention particulière au repas de midi que Monsieur Joseph Orieux veille à ce que le vin du terroir ne manque pas. Merci à son Fils Stéphane et son épouse pour la réception !

Dans la soirée du même jour, samedi 16 mars, visite éclair de notre supérieur de District, M l'abbé de Cacqueray, à la Placelière, pour remercier tous ceux qui, dans le secret, se sont dévoués à l'acquisition des lieux, bénis pour l'occasion. Les travaux y continuent, grâce au dévouement de beaucoup. Ce bénévolat en coûte à plus d'un : Paul Lefebvre se prend un retour de perceuse : 2 points de suture ; M Reynaud ancien pharmacien s'épluche un doigt avec la scie circulaire : une poupée ; M Philippe Ballue électricien élague des arbres et se casse un bras en tombant de l'échelle : un plâtre. L'histoire ne dit pas s'il était assis sur la branche qu'il coupait... Beaucoup repartent avec des ampoules. Ces journées de bénévolats auront lieu aussi les 13 avril, 25 mai, et les jours qui précèdent la Kermesse voient une activité de ruche. Sans compter tous les bras qui vinrent en semaine tirer des câbles électriques, abattre des cloisons, ou tout simplement balayer ou encore apporter un gâteau ou de



Un grand merci aux fidèles qui pendant des mois ont été les garde-meubles du Prieuré !



Stéphane Orieux
La Touche - 44330 Vallot
Tél. : 02 40 46 68 41
Tél. : 06 85 25 18 98
E-mail : contact@muscadet-orieux.com
Site Web : http://muscadet-orieux.com



Avant



Après

Prier et travailler

quoi boire. Une fois tout le monde parti, les écureuils resortent, les ragondins mangent les choux nouvellement plantés, et un chevreuil vient faire ses dévotions devant la chapelle pendant l'office. Pendant ce temps, la petite chienne dorrrt prrrofondément elle grandit ! Merci à tous, mais ça n'est pas fini !

Le 13 mars voit l'élection d'un nouveau souverain Pontife, le pape François, après la démission surprise de Benoît XVI. Prions pour l'Eglise ! Quelques jours plus tard, le 19 mars, la Fraternité Saint-Pie X se consacre officiellement à saint Joseph,

31 mars, les cloches résonnent à nouveau : en cette nuit de Pâques, MM. Etienne Labbe et Yoann Defontaine reçoivent la grâce baptismale.

Le 14 avril, l'Eglise de l'Est fait un passage à La Placelière : messe en rite byzantin slavon célébrée par des prêtres amis de Lettonie.

Comme chaque année, le mois de mai voit arriver les communions solennelles : retraite les 9, 10 et 11 mai, pour une cérémonie le **12 mai** à Nantes. Ce même 9 mai, jour de l'Ascension, est jour de kermesse pour les petites sœurs de Saint-Jean Baptiste du Rafflay. Soleil et fidèles ne manquent pas ce rendez-vous.

Puis le **9 juin**, c'est au tour de La Placelière d'accueillir pour la première fois la kermesse du Prieuré. Les villageois sont également invités, désireux qu'ils étaient de revoir vivre ces lieux qu'ils aiment. Maire en tête accompagné de plusieurs conseillers municipaux, c'est encore plus d'une centaine de "Castelthébaldaï" qui passent dans l'après-midi.

CARNET PAROISSIAL - NANTES

mars — juin 2013

* *Ont été régénérés par l'eau du baptême*

23 mars : Eloïse RICHARD
 30 mars : Yoann DÉFONTAINE
 30 mars : Etienne LABBE
 6 avril : Lola GUITTENY
 30 avril : Aymeric ORIEUX
 1^{er} mai : Clotilde BICHON
 8 mai : Abel ANDRÉ
 25 mai : Laetitia GRIPAY
 25 mai : Cassilde LAROCHE
 1^{er} juin : Lisa CURIAL
 1^{er} juin : Inès DUBREUIL
 8 juin : Audrey GELINEAU
 8 juin : Laura GELINEAU
 15 juin : Marie MOULARD
 15 juin : Maximilien GRIFFON

* *Ont reçu Jésus pour la 1^{ère} fois*

10 mars : Antoine Le Bartz
 2 juin : Alexis Boton
 Déodat Boton
 Vincent Farge
 Vincent Le Bartz
 Grégoire Leger
 Hugo Massabuau
 Quentin Péridy
 Erwan Proust
 Konrad Stopka
 Mayeul Werra
 Apolline Jolly
 Anne Hélène Morille
 Pauline Richard
 Juliette Rioualec
 Mélanie Rousseau

A été confirmé le 25 mars 2013

Quentin DUCOUDRAY

* *Ont contracté mariage devant l'Eglise*

13 avril : Matthieu BRISSET
 et Florence BOULANGER

* *Ont été honorés de la sépulture ecclésiastique*

14 mars : Yvonne de GOURCY
 née BELENET, âgée de 88 ans
 3 avril : Guy LORION, âgé de 61 ans
 18 avril : Annick CORFA, âgée de 85 ans
 22 mai : Etienne RAVILLY, âgé de 92 ans
 11 juin : Geneviève de GELOES, âgée de 75 ans

PORNICHET ET VANNES

*Au prochain
 n° de l'Hermine*

A la vôtre ! Et
 quand vous voulez,
 venez nous aider !



Procession de la fête-Dieu à Vannes



Grrrr!

